

**E**tre analyste c'est utiliser sa propre personne dans ce qui en est advenu, à partir de son expérience sur le divan d'un autre Analyste – dans le transfert –, de la fréquentation de son propre inconscient.

« Le Psychanalyste fait profession de cette mise en fonction de son approfondissement de soi » (A. Anzieu, *Être Psychanalyste*, Dunod, Inconscient et culture, 1977, p. 152).

C'est s'engager dans une carrière qui ne ressemble à aucune autre dans ce que le savoir (théorie) et savoir-faire (technique) ne se déploient qu'à travers l'être, le ressenti.

Alors, « plus proche du mystique ou du poète que de l'artiste, il prétend créer, non pas un objet à l'usage de l'homme comme l'artiste mais bien recréer en l'homme, l'homme lui-même », faire advenir le sujet.

Je souhaite, dans cette intervention, aborder trois aspects du vécu professionnel de l'Analyste.

1. Les privations qu'il vit dans sa pratique.
2. Son rapport à la culture.
3. Ses engagements (ou choix) théorico-cliniques.

### **I- Pourquoi un analyste qualifierait sa propre fonction d'« inhumaine » et d'« antinaturelle » ?**

Le psychanalyste se soumet à des dépossessions, éprouve son équilibre narcissique, renonce aux plaisirs narcissiques, notamment du niveau prégénital : émotions d'intolérance, de rancœur, de vengeance, au désir d'être aimé, à la tentation de toute puissance...

Avec certains patients de l'extrême, il se met en danger, de se vider, de se faire agresser, d'être l'objet d'une violente demande d'amour doublée de la haine la plus féroce !

Il n'est pas étonnant que certains patients mettent leur analyste tellement à l'épreuve, qu'ils le conduisent à une nouvelle tranche !

L'analyste inhibe ses certitudes dogmatiques dans la sphère intellectuelle, laisse son jugement en suspens et se risque... à la rêverie.

Dans le moment de la séance, l'analyste se tait sur lui-même, mais laisse ouverte et disponible sa psyché. Il s'absente à sa vie. Il s'astreint (salut la pulsion de mort!) aux formes stéréotypées de cette rencontre : « horaires fixes, remise en réserve de la vie musculaire, éloignement de la vie sociale et extérieure ».

Il développe la « capacité d'être seul » (pour emprunter l'expression de Winnicott), déjà plus ou moins acquise au cours de son analyse personnelle où il a expérimenté la solitude, mais en présence de son analyste, comme l'enfant avec sa propre mère partagé entre l'amour et la haine, comme l'enfant confronté à la scène primitive dont il est à la fois issu et exclu.

Mais, assis près de son patient, silencieux dans son fauteuil, l'analyste est vivant dans sa totalité, stable et changeant, mouvant dans ses rapports à son inconscient et celui de l'autre.

L'analyste vit un paradoxe. Il va écouter, traduire et interpréter le matériel du patient sans réagir émotionnellement.

En même temps, c'est uniquement à travers sa propre activité émotionnelle qu'il peut effectuer une interprétation et une traduction satisfaisante de ce matériel.

Un mouvement d'introjection et de projection orienté vers le matériel fourni par le patient crée une situation équivalente à la relation entre l'artiste et le monde extérieur sur lequel il travaille.

Tout comme l'artiste, l'analyste doit être capable de se laisser profondément toucher et déstabiliser, pour que surgissent (puisqu'elles s'improvisent) les paroles qui feront effet d'ouverture, de « vérité ».

## II- L'analyste et l'artiste

Heureusement que le psychanalyste s'inscrit dans une filiation qui pour avoir commencé avec le père de la psychanalyse (Freud) n'en est pas moins dans la continuité des humanistes, philosophes, écrivains, artistes, qui à leur façon, ont été les pèlerins de la vérité, la leur, celle de l'homme et du monde.

« Nous, les Psychanalystes, – dit Gérard Bonnet –, sommes des effets de culture, on pourrait même dire des perles de culture... »

Le créateur de la psychanalyse a été l'infatigable « explorateur de la culture ». Il disait que le travail de l'analyste consisterait à redécouvrir ce que les écrivains ou les artistes ont mis à jour. Il va loin en établissant une véritable analogie de structure entre le symptôme et l'œuvre d'art ; profitant de ce que lui offre le patrimoine des civilisations ( en particulier de la mythologie) pour déchiffrer et décoder les productions symptomatiques .

D'ailleurs l'interprétation ne fait-elle pas meilleur effet de résonance en usant de métaphores que lui offre un renvoi à la culture : « boîte de Pandore », « complexe d'Hamlet », « d'Othello »... ?

Lacan à l'occasion d'un contrôle conseillait d'aller voir une pièce de théâtre qu'il estimait plus utile que ses propres commentaires.

Mais, avec le temps, une culture se dégrade en références toutes faites, en maximes, obligations, que l'inconscient rigidifie encore plus – comment rester capable d'émotion esthétique ? Comment retrouver accès à l'objet esthétique ?

G. Bonnet écrit : « si Freud est parvenu à brasser en lui autant de cultures différentes, ce n'est pas uniquement en raison du fait culturel lui-même, mais parce qu'il avait en lui une capacité de contemplation et de recherche acquise dans les premiers jours au contact de sa mère, Amalia qu'il n'a jamais cessé d'investir dans sa conquête des profondeurs ».

Meltzer évoque le « conflit esthétique » dans l'impression indicible que l'enfant ressent en voyant le visage de sa mère.

L'accès à la culture commence dès nos premiers pas dans la vie, et l'objet esthétique n'est pas à découvrir, mais plutôt à retrouver dans la mesure où cette expérience de la beauté est une manière de retrouvailles avec les premiers objets rencontrés.

Si une psychanalyse arrive à réanimer (ou peut être animer) ces premiers émerveillements, elle aurait lancé un processus créatif salutaire et combien épanouissant mais cela n'est possible qu'avec l'analyste qui ne craindrait pas d'éprouver cette inquiétante étrangeté ou rentrer dans ce que Rosolato nomme "le monde de l'inconnu" le monde de la création qui nous renvoie à cette première rencontre avec l'objet.

Dans cette démarche nous avons la réputation d'aller dans le sens inverse de l'artiste, tout en traitant des mêmes questions. « Pour nous, psychanalystes, dit G. Bonnet, il s'agit de rejoindre des scénarios refoulés, des nuages déformés, alors que les créateurs cherchent à élaborer de nouvelles constructions, plus vraies, plus fidèles aux peurs évoquées. On les envie parfois »

Autrement dit, dans le recto verso des voies empruntées par la psyché, psychanalystes et artistes se retrouveraient dos à dos, sinon peut-être le psychanalyste redeviendrait artiste.

Et pourquoi pas ? Pourquoi ne pas alterner les positions d'artiste et de psychanalyste ? Comme, à mon avis Winnicott le fait avec l'enfant, dans le jeu du squiggle ?

En s'affiliant à des associations, le psychanalyste se démarque de l'artiste qui s'inscrit plutôt dans un mouvement (et non nécessairement dans le groupal).

Le psychanalyste trouverait, entre autre, ce poids qui le retiendrait, comme sa vie familiale, ou amoureuse, de s'isoler dans sa pratique ou même de s'y vouer jusqu'à en perdre son âme. Sa position dans le groupe, ses responsabilités, je dirais même ses obligations, l'inscrivent dans un certain réel, le vivant du groupe, le vivant du pulsionnel (affinités, rivalité...) et celui surmoïque des exigences intellectuelles.

La solitude du pèlerin, artiste ou psychanalyste, sont un choix.

Mais des lieux accueillent ces voyageurs un peu spéciaux. A l'instar des auberges espagnoles on y consomme ce qu'on apporte, en partageant, s'ils le veulent bien, les provisions de quelques autres embarqués dans des itinéraires semblables.

### III- Le psychanalyste et la théorie

Depuis Freud, le corpus théorico-clinique s'enrichit et parfois, par certains aspects se remet en question. La demande s'est significativement étendue à d'autres champs que la « névrose classique » qui perd toute sa splendeur originelle.

Les analystes reçoivent en consultation des pathologies de l'agir, du narcissisme, de la rage, du désespoir, du vide et de l'effondrement, de la somatisation et des difficultés de symbolisation.

À partir de Freud et de sa rencontre « miraculeuse » avec le refoulement (issue de la confrontation à l'hystérie) avec l'œdipe (le sien), la pulsion de mort (résultats des échecs de Freud dans la clinique, réaction thérapeutique négative) les successeurs- inventeurs, se sont permis, déjà appuyés sur le socle inébranlable de la métapsychologie du maître, de

s'aventurer du côté de ce qu'on appelle le prégénital, l'archaïque de ce qui est constitutif de l'humain avant même le choix sexué (l'émotionnel, la pensée...). La complexité de la clinique,

ayant interpellé ces praticiens-novateurs, dans leur propre problématique ou les imprégnations préœdipiennes de leur psyché, les a menés, eux qui sont dotés d'une grande sensibilité et d'un exceptionnel courage, vers une voie régressive, pente glissante vers des abîmes difficiles à explorer.

Melanie Klein, Bion, Winnicott, A. Ferro... et j'en passe... Nous évoquons leurs avancées théorico-cliniques comme enrichissant notre grille d'écoute et de compréhension de la psyché.

Mais pour chaque analyste, lire les textes de ces auteurs serait-il suffisant ? Ou faut-il passer par oreille et psyché interposées, dans une tranche sur leur divan ? Leurs propositions, seraient-elles des outils théoriques ou faut-il, pour qu'elles soient intégrées à notre psyché, qu'elles nous aient déjà exposé, dans une expérience analytique, au risque de ce qu'elles avancent ?

Une analyse, le serait-elle, si elle ne nous a pas mené à la crainte de l'effondrement, confronté au désarroi « schizo-paranoïde » ou à la régression de notre pensée en éléments Beta ?

Le modèle de la cure classique de la névrose resterait incontournable, mais aussi « insuffisant » si l'on compte entretenir le « vivant de la psyché ; l'artiste et le créateur ne se justifient ils pas de la sublimation de l'oral et de l'anal ? (du prégénital).

En conclusion, tout comme l'artiste, l'analyste cherche et construit son style, sa synthèse personnelle. Mais en général cette dernière pivote autour de la théorie qui lui a permis cette rencontre émerveillée, mais combien douloureuse parfois, avec ses propres vérités.

**Mona Chahoury Charabaty**

**30 octobre 2010**